



Proposition de restitution 3D du visage de l'« Aurige de Delphes » d'après l'ensemble des résultats du programme d'étude scientifique.

https://www.lemonde.fr/culture/article/2022/12/03/archeologie-l-aurige-de-delphes-livre-ses-derniers-secrets_6152846_3246.html

L'« Aurige de Delphes », une grande statue en bronze qui livre ses derniers secrets

Un colloque, qui s'est tenu à Athènes du 1er au 3 décembre, a révélé les résultats d'un programme d'étude scientifique sans précédent sur l'une des plus célèbres statues de la Grèce antique.

Par Pierre Barthélémy

Publié le 03 décembre 2022 à 17h00, quotidien « Le Monde »

Quand on l'interroge sur l'Aurige de Delphes, grande statue en bronze représentant un conducteur de char, Sophie Descamps, conservatrice générale honoraire du patrimoine au Musée du Louvre, a cette phrase catégorique : « C'est une des Joconde de la Grèce. » Une sorte d'équivalent métallique de la Vénus de Milo. Et comme La Joconde à Paris, l'Aurige est tellement assailli de touristes au Musée de Delphes qu'on lui a consacré une salle. Pourtant, même s'il est l'une des statues les plus photographiées du monde, même si sa découverte, qui remonte au printemps 1896, date de plus d'un siècle, ce cocher en tunique longue et au regard magnétique gardait jusqu'à présent nombre de secrets sur ses origines. Secrets qui viennent d'être en grande partie levés, à l'occasion d'un colloque qui s'est tenu à Athènes, du jeudi 1er au samedi 3 décembre, au cours duquel ont été révélés les résultats d'un programme d'étude scientifique sans précédent.

L'« Aurige de Delphes » fut probablement victime d'un glissement de terrain lors du grand séisme de 373 av. J.-C., qui provoqua aussi un tsunami

Dans la Grèce antique, « il y avait des milliers de statues sur les places publiques, on le sait par les sources textuelles ou par les socles en pierre sur lesquels elles se tenaient, explique Sophie Descamps. Mais ces œuvres ont pour l'essentiel disparu. » Beaucoup de bronzes, alliages de cuivre et d'étain, ont été refondus. Certains, pillés par les Romains, ont coulé lors de leur voyage vers l'Italie. D'autres enfin ont été enfouis lors de cataclysmes, comme l'Aurige de Delphes, probablement victime d'un glissement de terrain lors du grand séisme de 373 av. J.-C., qui provoqua aussi un tsunami. Le cocher se retrouva sous terre avec quelques débris de son quadrigé, ainsi que des morceaux des quatre chevaux qui le tiraient.

En 1896, on mit aussi au jour un mystérieux bras d'enfant, peut-être celui d'un petit palefrenier, et le socle de la statue. Ses inscriptions permirent de dater l'œuvre, conçue pour célébrer la victoire du char de Polyxalos – un prince de Gela, en Sicile – lors des Jeux pythiques qui se tenaient à Delphes. « Le groupe de l'«Aurige» a dû être créé entre 470 et 466 av. J.-C., précise Sophie Descamps. Grâce à cela, on a un témoignage de ce que savaient faire les bronziers grecs à cette

époque. » Ce début de Ve siècle avant notre ère voit se produire une réelle maturation technique, tant dans l'art de la fonte à la cire perdue que dans celui du soudage, emprunté aux Egyptiens. Car une statue comme l'Aurige est un assemblage assez incroyable dont les soudures sont, pour l'essentiel, invisibles à l'œil nu, ce qui fait dire à Sophie Descamps que « son auteur était un virtuose tellement c'est bluffant ».



Radiographie de face de la statue de l'« Aurige de Delphes ». C2RMF, E.

Effet de polychromie

Pour comprendre comment ce mystérieux artiste a procédé, quels matériaux et techniques il a employés, un programme complet d'étude scientifique de l'Aurige a été mis au point. Comme le relate Benoit Mille, ingénieur de recherche et spécialiste des métaux au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF), pour les deux premières missions, effectuées en novembre 2019 et en février 2020 sous l'égide de l'Ecole française d'Athènes avec le concours du ministère grec de la culture, « il a fallu faire venir en Grèce 800 kg de matériel du C2RMF et de l'Institut de soudure ». Car il était hors de question que l'Aurige quitte Delphes. « Nous avons deux contraintes, poursuit Benoit Mille : l'«Aurige» ne pouvait pas être bougé, et le musée restait ouvert. Il nous a fallu travailler pendant les heures de fermeture. Comme certaines analyses étaient très longues, nous prenions des tours de garde la nuit. »

Un des buts principaux était de radiographier la statue, qui mesure plus de 1,80 mètre, afin d'en repérer les soudures. L'exercice s'avérait d'autant plus ardu que, pour voir à travers le cocher de bronze, les classiques rayons X ne suffisaient pas. Il fallait passer à la catégorie supérieure, celle des rayons gamma, ce qui impliquait l'utilisation d'une source d'iridium radioactif et la mise en place d'un périmètre de sécurité. Le Musée archéologique de Delphes étant situé sur le flanc d'une montagne, c'est vers celle-ci que les radiologues ont « tiré » pour faire les vues de profil et de face. D'autres analyses les ont complétées, notamment pour déterminer la composition des différentes parties de la statue. La troisième et dernière mission était

programmée pour avril 2020, mais la pandémie due au coronavirus est passée par là et l'a reportée à novembre 2021.

L'essentiel de l'« Aurige » est composé d'une quinzaine de grandes pièces coulées séparément, mais avec le même bronze contenant 10 % d'étain

Un an après, ces analyses ont livré leurs résultats. Première information : l'essentiel de l'Aurige est composé d'une quinzaine de grandes pièces coulées séparément, mais avec le même bronze contenant 10 % d'étain. Les chercheurs ne sont pas précis sur le nombre de morceaux, car, disent-ils, « les procédés d'assemblage sont tellement bien maîtrisés que, malgré toutes les analyses, nous ne sommes pas encore certains de ce nombre... » Plusieurs éléments plus menus ont été ajoutés au cours de la fabrication, comme les oreilles, les doigts, certaines mèches de cheveux et le nœud du bandeau qui ceint le front du cocher. D'autres pièces ont été faites avec un alliage plus pauvre en étain, ce qui leur donnait une couleur différente, pour un effet de polychromie.

Si la statue, aujourd'hui, présente une surface un peu rugueuse et une teinte brun vert, dues aux vingt-quatre siècles passés sous terre, il faut l'imaginer bien différente jadis : la tunique, les bras,

la tête et les jambes avaient l'aspect doré et flamboyant du bronze poli non oxydé. Moins riches en étain, les rênes, la ceinture ainsi que la cordelette qui tenait serrée la tunique du cocher pour l'empêcher de flotter durant la course contrastaient, avec une couleur rougeâtre. Idem pour les lèvres, cils et sourcils, uniquement faits de cuivre et donc roses. Même si cela se distingue à peine, la bouche de l'Aurige est entrouverte et quatre incisives supérieures en argent y sont bien présentes. Enfin, sur le bandeau, deux minces filets de cuivre encadrent un motif de méandre serpentant autour de croix. Ce dessin, réalisé avec des incrustations d'étain pur, devait autrefois avoir une couleur d'un gris mat.



Souci du détail

Le visage de l'Aurige impressionne toujours par son regard intrigant. Comme le dit Benoit Mille non sans délectation, « les yeux ont parlé. Le blanc de l'œil est de la magnésite, une pierre très blanche ; la pierre qui fait le contour rond de l'iris nous a donné du fil à retordre, mais on pense qu'elle est de la famille des basaltes ; l'iris brun rouge, c'est de la calcédoine et le noir de la pupille est en obsidienne. C'est de la marqueterie de pierres dures avec des ajustages phénoménaux : on ne voit pas la jonction entre les pierres. » L'artiste était animé par un tel souci du détail qu'il avait aussi pris le soin de représenter les caroncules lacrymales. Ces petites excroissances charnues situées dans le coin intérieur des yeux étaient constituées de fragments de corail rose.

Dans cette aventure scientifique, la principale surprise n'est pas venue de l'extérieur de la

statue, mais de ses entrailles. Car l'Aurige n'est pas un bronze massif : le métal a été coulé sur un noyau de terre modelée dont l'étude pétrographique a livré une conclusion assez ahurissante. « Ni le groupe de l'«Aurige» ni le bras de l'enfant n'a été fait à Delphes, dont le sol est calcaire, indique Benoit Mille. Dans le noyau de l'«Aurige», on a des inclusions de roches granitiques très particulières, à deux micas, mélangées à des fragments de roches sédimentaires contenant des fossiles du pléistocène. » Or, ce mélange n'existe nulle part en Grèce ! En revanche, on le trouve en Italie du Sud qui, au Ve siècle av. J.-C., était colonisée par les Grecs au point d'être appelée la Grande Grèce.

Cette localisation de l'atelier dans le sud de la Botte italienne fait pétiller les yeux de Sophie Descamps, car, rappelle-t-elle, « parmi les auteurs possibles de l'«Aurige», un nom est évoqué dans les sources antiques, celui de Pythagoras de Rhégion [aujourd'hui Reggio de Calabre]. Il venait en fait de Samos, et il a fait des statues de héros, de dieux, d'athlètes, un quadriges... On le disait meilleur que Myron, l'auteur du «Discobole». Mais c'est un fantôme, car aucune de ses œuvres ne nous est parvenue... » Peut-être ces analyses inédites redonneront-elles corps à ce fantôme. Ultime surprise : les matériaux du bras de l'enfant, terre et métal, se révèlent complètement différents de ceux de l'Aurige. D'où vient cette pièce rapportée ? Nouvelle énigme.
Pierre Barthélémy